Dilater le temps

Au fil des rencontres il s'est agi de dilater le temps souvent réduit à l'instant de vie de l'enfant, de se décaler du quotidien de vie oublieux de l'histoire et de renouer avec la dynamique du passé, présent et futur de vie. En effet, une écoute attentive portée aux récits narratifs familiaux nous indique que la relation à la mère est étudiée à compter de la naissance de l'enfant, posant de fait une « an-historicité » du lien anténatal. S'interroger sur le vécu maternel de la grossesse, et le portage de l'enfant dans l'imaginaire maternel peut ouvrir à une lecture décalée et éclairante de l'actuel du lien mère – enfant. Quelle place cette femme a-t-elle faite au géniteur lors de la conception de l'enfant ? Cette interrogation pose en retour la question du désir de cette femme : désir de grossesse excluant la dimension de l'autre, désir d'avoir un enfant avec un autre, ce qui introduit la place de l'homme et du père.

Le travail d'accompagnement

Quel travail d'accompagnement au devenir mère a-t-il été proposé dans une dimension contenant des angoisses et des blessures d'enfance réactivées chez cette femme ? La crise de la maternalité décrite par Racamier[1] figure une étape du développement personnel de la femme sous-tendue par des remaniements psychiques indispensables pour ouvrir au devenir mère. Les questions de l'identité, de la filiation et de la transmission sont alors réactualisées dans une effervescence parfois productive, parfois stérile. Elle revêt pour certaines femmes enceintes rencontrées par les professionnels de santé un caractère extrême se manifestant par des symptômes tapageurs et alarmants. Ces derniers peuvent interroger sur l'existence d'une pathologie mentale et désorganiser en retour les capacités de penser un accompagnement adapté de cette maternité en souffrance. Cette maturation peut être lente, douloureuse voire impossible, en tout état de cause elle est à considérer et favoriser, car elle prédispose la place de l'enfant dans la réalité partagée.

[1] Paul Claude RACAMIER, De psychanalyse en psychiatrie, éd. Payot, Paris, 1975

Le partenariat : un vœu ?

Le travail en partenariat est alors évoqué comme un cadre à déployer et garantir pour contenir cette « folie maternelle ordinaire ». Qu'en est-il sur le terrain de notre quotidien professionnel ? Le partenariat autour de l'usager apparaît comme un vœu que désavoue souvent l'épreuve de réalité, théâtre de discordances, dissonances, et isolement de professionnelles éprouvées ! Formuler des hypothèses sur ces non-actes n'est pas ici le propos, mais en relever les effets paraît éclairant. La personne apparaît coincée dans un abord parcellaire de sa problématique, avec pour corollaire une déperdition du sens des actions menées et l'oubli de la globalité du sujet aux prises avec une histoire singulière (de petite fille – fille – femme – mère en devenir), dans un contexte social et culturel lourd des représentations sur la grossesse heureuse, l'enfant roi et l'idéologie du tout biologique.

La solitude, la non-reconnaissance de la souffrance professionnelle, le manque de temps pour penser les pratiques et la non-contenance des cadres institutionnels sont autant de facteurs grevant le portage de la souffrance psychique des mères et de leurs enfants.

Sylvie Lang-Lainé

ZOOM SUR LE DAPSA : COORDONNÉES DU RESEAU

Nom : Réseau de santé DAPSA
Adresse : 59 rue Meslay
Ville : PARIS (75003)
Tel : 01 42 09 07 17
Fax : 01 40 27 00 06
Courriel : reseau@dapsa.org
Site internet : www.dapsa.asso.fr
Création : le 1er Juillet 2005 (DRDR)

à propos de la lettre «Réseau, Risque et Naissance»
Lettre éditée par le Réseau de santé DAPSA
Directeur de la Publication : Jean-Claude GENEST - Lettre financée par : la DRDR
Création-Conception : News and Paper - Paris
Responsable d'édition : Agnès Chaniolleau - SC Ecriture(s)

Nº 9/10 2ÈME SEMESTRE 2009

RÉSEAU RISQUE ET NAISSANCE

La lettre du réseau de santé DAPSA

Pendant les réformes, les travaux continuent...

Plusieurs mois séparent ce bulletin du précédent. Certains s'en sont émus, ce qui loin de nous agacer nous fait plaisir, tellement c'est bon de sentir qu'on a manqué.

Pendant ce temps, les crises financières et économiques attaquent les plus vulnérables, ceux pour qui l'accès aux soins et aux droits est bien plus qu'une difficulté économique.

Pendant ce temps, les lois se discutent et se votent (Hôpital, Santé, Patient, Territoire notamment), certaines s'appliquent, plus ou moins, les décrets d'application se signent, ou ne se signent pas, la démarche qualité chemine, l'évaluation dispose, faute parfois de s'imposer par sa pertinence. Et les différents établissements et services participent aux groupes de travail, élaborent des tableaux de bord, répondent aux appels d'offres, rédigent les rapports d'activité, fournissent les éléments statistiques...

Pendant ce temps, les questions cliniques pâlissent, semblent perdre de leur consistance. L'évaluation n'évalue que ce qui est évaluable, rejetant dans le néant la capacité d'innovation des intervenants du champ social – ainsi que la capacité de création de leurs usagers. Quand toutes nos colonnes seront remplies de chiffres, quand nos ordinateurs ronronneront, enfin repus de données, alors... alors quoi ?

Pendant ce temps, pourtant, les uns et les autres essayent de continuer à travailler, c'est-à-dire de produire, non des chiffres, mais une pensée. Ou plutôt, des pensées qui se croisent, s'interpellent, se nouent et se dénouent, pour créer des espaces où ces usagers pourront peut-être se poser la question de leur santé et de leur bien-être.

Ces lieux où la pensée tente de survivre sont nombreux et le DAPSA est l'un d'eux. Dans ce numéro, nous vous présentons une partie des travaux menés en 2007- 2008.

Dr Marijo Taboada

DÉPENDANCES ET VIOLENCE INTRAFAMILIALE

A cet atelier, ont participé exclusivement des femmes, professionnelles issues de différents champs du secteur sanitaire et social : psychologues, assistantes sociales en service de maternité ou Ecimud, puéricultrice de PMI, directrice d'un service d'hébergement pour femmes sortant de prison et intervenante en centre de soins pour patients alcooliques.

Le champ des violences intrafamiliales est extrêmement large. Après en avoir rapidement brossé quelques contours, la réflexion du groupe s'est essentiellement centrée sur la question de la violence conjugale, et ce, dans une articulation toujours soutenue avec la problématique de la dépendance.

Rencontre avec la violence intrafamiliale

La rencontre avec la question de la violence intrafamiliale chez des patients pouvant présenter également des dépendances aux produits psycho actifs, n'a pas le même effet sur les professionnels concernés selon le lieu et le positionnement institutionnel à partir duquel ils interviennent.

En effet, il n'en va pas de même selon que la sollicitation émane des membres d'une équipe d'un service de maternité par exemple, afin d'évaluer une « situation » que la connaissance de violence conjugale dans l'histoire présente d'une jeune parturiente rend inquiétante, ou que cette dimension est mise à jour au cours d'un suivi engagé dans un centre de soins, ou encore en étant mandatés pour rencontrer et suivre une famille à domicile dans le cadre d'une mission de protection de l'enfance du fait, notamment, de la connaissance de violences intrafamiliales.

Ces rencontres se déroulent dans des logiques et des temporalités institutionnelles différentes qui déterminent de façon particulière la nature de la réponse. Cela n'a pas les mêmes implications d'être positionné comme celui ou celle qui doit évaluer une « situation » dans l'urgence, ou comme celui ou celle qui accompagne dans une « relation d'aide » au sens large du terme.

Mais souvent cette confrontation à la question de la violence plonge le professionnel dans un certain état de sidération et l'empêche de penser.

Il se sent pris dans l'urgence d'un acte à poser : qu'il s'agisse d'un acte qui vise à mettre en œuvre des mesures de protection de l'enfant ou qu'il s'agisse d'un acte qui vienne porter le désir « de l'en sortir », de protéger une femme de

Atelier

DÉPENDANCES ET VIOLENCE INTRAFAMILIALE

la violence conjugale dans laquelle elle est prise, souvent de façon itérative au cours de son histoire.

La rencontre avec la question de la violence conjugale tend à envahir le champ des représentations du professionnel concerné, se substituant même dans certains cas à toute autre. Elle vient occuper tout l'espace de la relation clinique, pour le moins dans le temps où elle se révèle. L'histoire de la patiente tend à se resserrer, si ce n'est à se réduire, à cette modalité particulière de la relation à « cet homme », objet d'amour et de haine.

Souvent pour le professionnel, la question de la violence vient en quelque sorte faire écran à l'appréhension de toute autre dimension propre à la problématique et à l'histoire du sujet, qu'il s'agisse de ses choix d'objet, de son économie libidinale et plus largement de sa position de sujet.

Du côté des femmes

Ce qui se joue du côté du professionnel fait étonnamment écho avec ce qui est à l'œuvre du côté du patient. En effet si la confrontation avec la question de la violence gèle en quelque sorte la capacité de penser du professionnel et fait écran en premier lieu à toute autre représentation, du côté du patient elle ferme l'accès à l'histoire personnelle et fait également barrage à toute autre représentation. Ce qui semble faire histoire concerne l'histoire de la violence qui se répète à travers son parcours, au détriment de toute autre dimension recouverte par cette actualité.

Pourtant si la violence conjugale fait question pour le professionnel, souvent ce n'est pas le cas pour celui ou celle qui y est engagé. Si les termes de *violence conjugale* font partie du vocabulaire des professionnels, c'est rarement ainsi qu'en rendent compte les femmes. Elles en dégagent davantage la dimension existentielle : *ma vie, c'est ça, existe comme ça dans la cobagarre.* Aucune question n'est ici portée par celui ou celle qui s'y trouve pris.

La relation à un autre violent vient marquer une forme de dépendance particulière qui peut se rapprocher de la dépendance aux produits psycho actifs, surtout lorsque ces deux dimensions sont présentes conjointement. Il semble y avoir à l'œuvre, dans ces deux occurrences, ces mêmes mécanismes de défense qui visent à faire disparaître le sujet au profit de l'émergence d'un corps en souffrance. La conflictualité n'est plus prise en charge par l'activité psychique, mais en quelque sorte évacuée, projetée et rabattue dans le registre du corps, et plus particulièrement dans le corps à corps.

Peut-on pour autant parler d'addiction à la violence ? Bien que cette question puisse aussi se réfléchir et se discuter dans cette perspective, le raccourci n'est pas et ne sera pas fait. Néanmoins, s'il s'agit dans l'addiction, comme le souligne Bergeret – psychiatre et psychanalyste français – *de payer par son corps des engagements non tenus et contractés par d'autres*, ne retrouve-t-on pas dans la dépendance à un autre violent cette prise à partie particulière du corps qui en fait le lieu d'un compte (impossible) à régler ?

Plusieurs évocations cliniques ont permis de repérer, dans l'histoire de ces femmes prises de façon répétitive dans des relations conjugales où la violence a une place significative, de la violence familiale dans l'enfance pour certaines, mais également (et peut-être même surtout) des carences affectives graves, sous la forme de lâchage ou de rupture de l'investissement maternel, voire de rejet massif. Ce désinvestissement maternel semble éminemment traumatique. N'est-ce pas dans ce lâchage de l'investissement maternel que seraient à repérer ces *engagements non tenus et contractés par d'autres* évoqués plus haut, et que la mise en gage du corps dans la violence conjugale et l'addiction viseraient à régler ?

La violence conjugale s'inscrit dans un mode de relation à l'autre tout à fait singulier quand elle se conjugue avec une problématique de dépendance. Dans la clinique de la toxicomanie nous pouvons souvent repérer des trajets de femmes où la dépendance aux produits psycho actifs se noue de façon très particulière avec la relation passionnelle à un homme, à la fois violent et redouté, mais aussi support d'un narcissisme défaillant.

Face au lâchage et à l'abandon vécu par ces femmes comme un risque toujours présent[1] contre lequel se prémunir et se protéger, vient prendre place un autre qui existe et pour qui elles existent… dans une fusion passionnelle. Au lâchage de ce premier autre qu'est la mère répondrait comme en écho dans la violence conjugale le maintien dans le lien passionnel d'un autre, ici violent.

Mais cette fusion passionnelle porte également une menace de plongée dans une jouissance mortifère qui semble à son tour bordée et « limitée » par la place que prennent les produits et l'addiction dans l'économie du couple et pour chacun des partenaires. La fonction première de l'addiction n'est-elle pas en effet de faire coupure, coupure avec la tension psychique interne au sujet certes, mais aussi coupure par rapport au risque de se perdre dans l'autre, dans une relation de dépendance éminemment menaçante ?

[1] C'est là aussi une des particularités du traumatisme que nous évoquions plus haut concernant le désinvestissement maternel qui ne peut s'inscrire symboliquement comme un événement déjà advenu dans l'histoire précoce du sujet, mais comme un risque toujours à venir.

Accompagner

Souvent l'arrivée d'un enfant permet d'opérer un déplacement par rapport à la logique dans laquelle ces hommes et ces femmes sont engagés, que ce soit dans leur dépendance au produit ou à cette autre forme de dépendance qu'est l'attachement à un autre violent. L'arrivée de l'enfant vient porter le désir d'autre chose, de le protéger, de « l'en sortir » aussi bien que de « s'en sortir » et permet d'adresser une demande d'aide, le plus souvent médico-sociale.

Néanmoins, le cheminement est souvent long et ambivalent. Car il n'est pas aisé d'abandonner ainsi une position et un mode de relation à l'autre où la dépendance quelle qu'elle soit a aussi une fonction paradoxale de protection de l'économie psychique d'un sujet.

Repérer la fonction des dépendances (aux produits psycho actifs aussi bien qu'à un autre violent) permet de respecter la temporalité de ces femmes lorsqu'elles viennent porter une demande d'aide, ou encore lorsqu'elles sont inscrites dans une démarche de soins et semblent mettre en échec le processus évolutif engagé, par la reprise massive de produits ou par le retour vers le partenaire violent.

Respecter la temporalité de ces femmes ne signifie pas être témoin passif, voire complice de la violence qui s'exerce dans la vie du patient, mais accepter d'accompagner, dans une mise en tension entre différents registres du soin médico-psycho-social.

La temporalité du patient et celle des différents professionnels ne sont pas les mêmes. Souvent aussi, comme précisé en introduction, la temporalité des professionnels est aussi fonction de la logique des institutions dans lesquelles ils interviennent. Toutes les postures et les lieux de rencontres possibles avec ces femmes sont loin d'être équivalents, et tant mieux, car c'est ce qui fait aussi la richesse et la diversité de l'offre proposée, sur laquelle peut s'accrocher une demande, quelle qu'en soit la nature.

Catherine Denis-Teynier

Atelier

MATERNITÉ ET SOUFFRANCE PSYCHIQUE

Atelier animé par Mmes Feuvre et Lang-Lainé, psychologues cliniciennes.

Ce texte, rédigé par Madame Lang-Lainé est le fruit des échanges très riches entre les participantes à cet atelier.

Dans cet espace d'échanges de pratique et d'expérience investi par des professionnelles issues de champs et d'institutions différentes, les réflexions autour de la souffrance psychique ont été accueillies, mûries et mises en mots. Souffrances d'enfant et de mère, mais aussi de professionnelles désarmées et tiraillées par des missions institutionnelles parfois inconciliables. Le travail d'élaboration mené autour des situations rapportées au groupe s'est articulé selon deux axes : d'une part le développement d'une curiosité qui porte sur le processus maternel pendant la grossesse et ses incidences sur la construction du lien mère – enfant et d'autre part, la salutaire clarification des spécificités et des enjeux institutionnels des différents intervenants auprès de l'enfant et sa famille.

La qualité du partage entre les professionnelles participant à cet atelier a progressivement fait émerger le constat suivant : la discontinuité du système de soins en périnatalité et de l'accompagnement maternel autour de la naissance (avant, pendant, après) a tendance à faire de l'enfant réel une entité à part entière où il se présente amputé de sa pré-histoire dans la fantasmatique parentale et la rêverie maternelle pendant la grossesse.

L'objectif de la pensée organisationnelle n'est pas de penser pour penser, mais de penser pour agir.
Le travail en réseau produit aussi une pensée signifiante. En effet le réseau est à la fois auteur et auditeur d'histoires qui sont construites en son sein.
Chaque acteur fait l'effort de construire une narration pour exposer aux autres les éléments qu'il connaît. Pour se faire, il fait appel à sa mémoire des faits (son action), à sa connaissance de l'usager, à sa connaissance des institutions et à son métier et sa fonction pour organiser un récit cohérent qu'il offre au collectif.
Cette démarche narrative individuelle nous semble correspondre à ce que Merleau-Ponty nomme la parole parlante. C'est une parole qui signifie, qui prend sens en s'énonçant, qui fait signe à l'autre (d'autant plus qu'au sein du réseau, elle peut être simultanément adressée et publique, adressée, car plus spécifiquement dirigée vers certains interlocuteurs présents, et publiques car les autres membres du réseau entendent) en s'appuyant sur la parole parlée, c'est-à-dire tout ce qui est de l'ordre de la culture et qui est aussi porté dans la parole. « Le langage signifie quand, au lieu de copier la pensée, il se laisse défaire et refaire par elle [7] ». La parole qui raconte, au sein du réseau, est une parole qui se raconte et dans le même mouvement une parole qui fait signe à l'autre et construit son propre sens en s'énonçant. Cette narration individuelle est de l'ordre de la parole parlante lorsqu'elle porte avec le sens inhérent des mots (leur dimension culturelle, c'est-à-dire tous les sens préalablement construits, qui précède la parole en train de s'exprimer) au-delà de ce sens, et ce faisant le modifie et en crée ainsi un nouveau. Nous pourrions évoquer ici une dimension créatrice de la pensée individuelle au sein du réseau.

Une mémoire collective

Cependant, le collectif auditeur est actif et organise simultanément dans le temps les histoires de chacun. Ce faisant le réseau constitue un récit global dans lequel les histoires de chacun s'intègrent comme autant d'épisodes, de chapitres. Nous obtenons ainsi un même récit englobant à l'intérieur duquel plusieurs fils de narration peuvent constituer autant d'histoires séparées : des histoires de vie (du ou des usagers), des histoires d'interventions (histoires d'actions), des histoires institutionnelles, et l'histoire du réseau.
Ces histoires ne sont pas toujours complètes, leur récit n'est pas repris à chaque rencontre du réseau. Elles sont gardées dans la mémoire des acteurs et constituent comme une mémoire collective.
Cette mise en récit donne sens aux actions et donne sens au réseau. Elle n'est pas exclusivement individuelle ni exclusivement collective. Le sens est produit, exprimé, au fur et à mesure de la parole, en lien certes avec l'action, les pensées, les représentations qui lui sont antérieures et qui constituent la parole parlée au sein de l'expression du récit. Les membres du réseau se racontent et racontent aux autres des histoires, les rendant ainsi intelligibles et porteuses de sens, non pas un sens donné, préconstruit, mais une signification en marche.

La bonne distance

À propos de la dimension réflexive de la pensée (l'acteur se pense au travail), l'analyse démontre que le travail en réseau favorise la « bonne distance [8] » inhérente aux métiers s'exerçant dans une relation de service, par les possibilités qu'il offre à ses membres de se confronter à l'altérité par la rencontre avec des points de vue différents, aussi bien visions que positions. Ce travail sur la bonne distance participe de la pensée réflexive de chaque acteur et rejoint la dimension opérationnelle du travail en réseau. Elle n'est cependant pas à inclure dans le processus de pensée collective. Le processus narratif contribue en revanche à une élaboration des affects et à une redynamisation de la pensée, qui s'origine dans un regard sur soi en train de travailler, de ressentir, de penser (de juger).
Méconnue des acteurs, la dimension réflexive de la pensée serait davantage une dimension qui viendrait s'intégrer par surcroît, comme disent les psychanalystes, et peut-être pas pour tous. Le réseau peut apparaître comme un collectif sur lequel les membres peuvent s'adosser temporairement pour « travailler » cette bonne distance, probablement officieusement (car en marge des instances officielles telles que les réunions d'équipe par exemple) ou même à leur insu.

Qui cherche le travail trouve le réseau

Le réseau et le travail sont dans le « travail en réseau » des dimensions indissociables. Nous l'avons vu tout au long de cette recherche, qui cherche le travail trouve le réseau. Et le réseau sans le travail n'existe pas puisqu'il est animé, les acteurs lui donnent vie, pour travailler c'est à dire pour faire face à ce qui résiste dans le réel à la prescription de leur travail habituel, à savoir l'échec. Le travail en réseau se présente donc comme un « sur-travail », une forme particulière et exceptionnelle de réponse « travail », là où les façons habituelles de procéder ne sont pas opérantes ou satisfaisantes pour les acteurs. Le réseau se présente comme un espace où les professionnels pensent ensemble pour simultanément organiser leur travail auprès des usagers, donner sens à ce qu'ils font et développer leur professionnalité.
Cette recherche contribue à éclairer l'importance de se donner le temps de penser et contribue à suivre l'encouragement de Michel Foucault à « s'affranchir de la sacralisation du social comme seule instance du réel et cesser de considérer comme du vent cette chose essentielle dans la vie humaine et dans les rapports humains, je veux dire la pensée [9] ».

Cécile PELTIER
Educatrice spécialisée

[7] Merleau-Ponty M, 1960 (2008), Signes, Paris, Gallimard , folio essais, 574 p, page 72.
[8] Les métiers exercés par les professionnels des secteurs du sanitaire et du social ont la particularité de s'exercer au sein d'une « relation de service » Dans cette approche, « le professionnel est celui qui, en situation, sait tenir la bonne distance. C'est celui, ensuite, qui a capacité à mettre en œuvre une série de compétences adéquates» Si le savoir-faire du professionnel (connaissances et compétences techniques et relationnelles, et capacité à s'adapter aux situations) est primordial, « la rétention de secrets » et « l'existence d'un collectif professionnel auquel le travailleur peut s'identifier et au sein duquel il peut puiser ressources et références » sont des conditions qui favoriseraient cette « bonne distance » Michel Lallement, 2007, Le travail, une sociologie contemporaine, Gallimard, Folio essais, p 291.
[9] Michel Foucault, 1980, « Est-il donc important de penser ? » (Entretien avec D. Eribon, Libération, n°15, 30-31 mai 1981, p 21) in Dits et écrits, tome IV, 1980-1988, dir. D. Defort et F. Ewald, NRF Gallimard, p 296.

Penser

LE TRAVAIL EN RÉSEAU, UNE PENSÉE QUI TRAVAILLE ?

Cet article présente une partie des résultats d'une recherche-action menée dans le cadre d'un DHEPS (Diplôme des hautes études en pratiques sociales), master 1 à l'université Sorbonne Nouvelle Paris 3, recherche présentée en septembre 2008 dans un mémoire intitulé « Le travail en réseau, une pensée qui travaille ? » grâce à la participation active de nombreux membres et partenaires du DAPSA. Qu'ils en soient encore remerciés ici.

Contribuer à animer un réseau de santé tel que le DAPSA, c'est proposer aux professionnels une forme de travail ouverte à la mixité des métiers et des institutions, c'est aussi en être le promoteur. Pour mieux comprendre notre objet de travail, nous en avons fait un objet de recherche pendant deux ans. La question principale étant : quel sens donné au mot travail dans le « travail en réseau » ?

Les réseaux de santé se sont substitués aux réseaux de soins dans l'intention d'intégrer toutes les dimensions favorisant la santé. Nés avec la loi du 4 mars 2002 à l'article L6321-1 du code de la santé publique, ils apparaissent comme une tentative d'organisation des interventions auprès d'une personne pour oeuvrer à sa bonne santé, au sens de l'Organisation mondiale de la santé, pour laquelle la santé est un état de bien-être et d'équilibre physique, mental et social qui ne consiste pas seulement en une absence de maladie et d'infirmités. Être en bonne santé, ce serait pouvoir faire face aux difficultés de la vie. Ainsi les secteurs longtemps séparés du sanitaire et du social sont-ils enjoints de se rapprocher.

Qu'est-ce qu'un réseau dans ce contexte ?

Autour d'un usager ou d'un groupe d'usagers (une famille par exemple) sont parfois impliqués de nombreux intervenants professionnels des champs social, éducatif, médical, juridique, judiciaire.

La rencontre entre les observations du terrain et de la littérature portant sur le concept de réseau mènent à la présentation suivante : ces intervenants constituent ensemble ce que nous appellerons un réseau de professionnels, réseau qui n'est ni clairement identifié par ses différents membres, ni de forme ni de temporalité stable. Ce réseau est mobile, ses constituants se connaissent les uns les autres ou pas. Ces professionnels exercent des métiers différents, interviennent dans le cadre de missions différentes, et n'ont pas les mêmes statuts au regard de la loi. Ils sont répartis selon la division des organisations dans des secteurs différenciés (la santé, l'aide sociale). Ils le sont aussi selon la division du travail [1] c'est-à-dire la division des tâches où s'origine l'évolution du travail en spécialisation et en professions.

Leurs liens à l'usager peuvent aussi être très divers : leurs actions peuvent être choisies par l'usager ou s'imposer à lui. Notre réseau se présente donc comme un potentiel de liens entre des membres reliés entre eux par leur propre lien avec l'usager. Il n'y a d'interactions qu'entre l'usager et chacun des membres du réseau. Ce réseau est comme une étoile dont le centre est l'usager. Tous les liens passent par lui. Les interactions directes entre les membres sont alors inactives. Cet état du réseau en fait un réseau virtuel.

[1] La division du travail est une notion apparue avec la vision économiste initiée par Adam Smith, étudiée ensuite par Marx puis Dürkheim.

Lorsque des liens directs, jusqu'alors possibles, mais non effectifs, s'établissent entre certains des membres de notre réseau virtuel (au moins trois) ils constituent alors une forme précise et temporaire du réseau, que nous nommerons dans ce cas *état actif.* Le réseau devient actif lorsque des liens transversaux directs s'instaurent entre tout ou partie de ses membres. Ces liens ne passent plus nécessairement par l'usager.

Théoriquement, un réseau virtuel contient toutes les formes possibles créées par son activation.

Si la configuration « réseau » est à présent plus distincte, tentons de comprendre ce que les professionnels fabriquent en réseau.

Quel sens donner au mot travail quand il s'agit de « travail en réseau » ?

La préposition « en » utilisée dans cette locution marque en général la position à l'intérieur d'un espace, d'un temps, d'un état. Le réseau se trouverait donc là en position de contenant, de cadre au travail. Dans ce cas, que se passe-t-il au sein de cette structure réseau ? Quel travail y fait-on et qui le fait ?

« En » peut aussi évoquer la matière, ce qui apporte une dimension plus constitutive au réseau, ou la manière. Il s'agirait alors davantage d'un processus, d'une pratique (façon de faire).

À Maurice Titran

Le Docteur TITRAN était venu animer un de nos chantiers en janvier 2008 et tous ceux qui avaient pu l'écouter discuter avec le Dr Jean Ebert se souviendront de sa verve, de sa compétence, indissociable de son humanité. Loin des raisonnements simplistes et simplificateurs, il a su nous donner une image de la complexité humaine et le désir d'avoir de la prévenance pour l'autre, l'autre enfant, mais l'autre parent aussi.
Le DAPSA s'associe à la douleur de ses proches, de tous ceux qui ont cheminé avec lui, les professionnels de l'hôpital de Roubaix et du CAMSP, les femmes d'ESPER, et leurs enfants.
Il nous incombe de poursuivre ce travail avec la persévérance et la jovialité dont il a fait toujours fait preuve.

Les incitations à travailler en réseau sont très présentes dans les secteurs sanitaire et social. Si elles engagent à dépasser le clivage existant entre les deux systèmes d'assistance, elles intègrent rarement une définition ou une description de ce type de travail. La prescription existe, mais n'est pas suffisante pour se représenter ce qu'est le travail en réseau.

À partir de la notion de travail comme activité[2], approche complexe issue de l'ergonomie, pour comprendre cette activité telle que le travailleur l'agit, telle qu'il la vit, telle qu'il la raconte et tenter d'en dégager le contenu et le sens, nous avons appuyé notre analyse sur des données recueillies pour aborder toutes les dimensions du travail, travail prescrit et travail réel, étoffé des apports plus récents de travail réalisé et de travail vécu[3].

En complément des travaux de J-D Reynaud sur le décalage entre le travail prescrit et le travail réel, entre le formel et l'informel, la conception de C. Dejours a guidé aussi le recueil et l'analyse des données : « Travailler, c'est combler l'écart entre le prescrit et l'effectif (…) Ainsi, pour le clinicien, *le travail se définit-il comme ce que le sujet doit ajouter aux prescriptions pour pouvoir atteindre les objectifs qui lui sont assignés.* Ou encore, ce qu'il doit ajouter de lui-même pour faire face à ce qui ne fonctionne pas lorsqu'il s'en tient scrupuleusement à l'exécution des prescriptions[4] ». Pour regarder l'activité de notre réseau, nous nous sommes intéressés à une forme observable de son activation, la réunion multipartenariale.

Rassemblant dans un même lieu pendant un temps défini les acteurs d'un réseau virtuel, les réunions apparaissent comme des espaces-temps où ce réseau, de virtuel, devient actif. La réunion entre partenaires est un moment fort de l'activation du réseau. Les données recueillies sur une période de seize mois ont produit cinq corpus. Le premier est tourné vers l'application de la prescription. Il est constitué d'un entretien avec quelqu'un dont la tâche est de favoriser et d'animer le travail en réseau dans un réseau de santé. Les quatre autres corpus sont articulés autour d'une étude de cas et composés de l'observation d'une série de six réunions d'un réseau actif de professionnels (ce corpus s'intéresse au travail réel et réalisé), de onze entretiens avec certains de ces professionnels impliqués à un moment donné dans ce réseau (qui concernent le travail vécu et réalisé), de leur représentation dessinée du travail effectué dans la situation de travail observée (travail vécu) et de leurs définitions écrites du « travail en réseau ».

Notre approche de la notion de travail nous a engagés sur la piste du changement d'état d'un matériau (travail réalisé), soit du fait d'un processus interne, soit du fait d'une action extérieure (travail réel). À la lumière de notre expérience de la pratique du travail en réseau, ce qui pouvait correspondre à la notion de processus était de l'ordre du travail intellectuel. Nous avons analysé nos données de façon à vérifier ou infirmer l'hypothèse suivante : le travail en réseau est un travail de pensée à plusieurs dimensions, une pensée organisationnelle centrée sur l'action (l'acteur pense son travail) et une pensée existentielle axée sur le sens (l'acteur se pense au travail).

Les résultats issus de l'analyse portent à la fois sur le réseau et sur le travail.

Le travail en réseau : s'auto constituer et s'auto activer.

La définition du travail en réseau par ses acteurs porte davantage sur le réseau lui-même que sur son activité. Pour en parler, il faut décrire ce que l'on est en tant que réseau.
L'identité du réseau s'est ainsi précisée comme étant un collectif relativement indéterminé et informel, mouvant et changeant, dont les règles de fonctionnement ne sont ni très explicites ni immuables, où le pouvoir circule et dont la fluidité permet une adaptation à la situation de l'usager. Le réseau s'active, c'est-à-dire que ses membres se mettent en contact et se rencontrent, à un moment délicat où un danger menace soit l'usager, soit le professionnel qui est alors aux prises avec un sentiment d'inconfort, de perplexité ou de découragement. L'activation du réseau nécessite l'identification de ses membres virtuels, la sélection parmi eux des membres « utiles » pour le travail à faire et la mise en contact entre ces membres. La création du réseau est un travail en soi, que les acteurs intègrent au travail en réseau lui-même.

L'un des axes de travail en réseau est de s'auto constituer et de s'auto activer. C'est un axe qui est déterminant au début du « travail en réseau », dont il est l'initiateur (axe où le travail est donc création), mais qui perdure tout au long de la phase d'activation dans ses aspects d'auto reconduction (en cela, on peut évoquer la notion de travail comme entretien) et d'élargissement (intégrer de nouveaux membres contribue à renouveler le réseau, ce qui correspond à une double dimension de création et d'entretien, de maintien de l'existant).

Si l'activation du réseau est la part descriptible du travail en réseau, le reste de son activité est plus floue, partie dont le caractère inexprimable renforce la thèse du travail si l'on s'appuie sur la conception de C. Dejours selon laquelle « l'intelligence professionnelle, en règle, est en avance sur sa connaissance et sa symbolisation » c'est-à-dire que le travailleur lui-même n'a pas un accès simultané à la conceptualisation de ce qu'il fait « par corps »[5].

C'est l'analyse et la confrontation des différents discours, celui pris sur le vif du travail en train de se faire et celui, rétrospectif et à distance de l'action, des travailleurs, qui a permis de révéler les dimensions « cachées » de l'activité du réseau, ou de développer des notions juste effleurées par les acteurs, à savoir les échanges et la pensée.

Une dimension langagière

Dans cette recherche, nous avons limité notre analyse sur la dimension langagière des échanges entre les membres du réseau. En étudiant le rapport entre langage et pensée, à partir notamment des travaux de Merleau-Ponty, nous avons vérifié que ces échanges langagiers sont constitutifs d'un processus de pensée.

Le mot « pensée » renvoie d'une part à la question des contenus de pensée, généralement conscients, et d'autre part à celle du processus de la pensée, parfois désigné par le terme de « penser ».

La plupart des travaux sur ce sujet interrogent le rapport entre la pensée et le langage, avec des questions d'ordre chronologique (la pensée précèderait le langage, celui-ci n'étant qu'un vecteur de communication d'une pensée préexistante) et des questions de l'ordre de l'essence (le langage étant le vecteur créateur de la pensée, la pensée se construisant en s'incarnant dans le langage, pensée et langage seraient indissociables, seul le langage permettant à la pensée de se constituer comme telle).

[2] «La gestuelle parcellaire de la main n'est strictement opératoire que pour ceux qui confondent la tâche observable et l'activité réelle. En fait, la main n'est jamais seulement la main. Elle est inséparable de l'action mentale qui la dirige et de l'activité du sujet qui l'incite à agir» Yves Clot, 1995, le travail sans l'Homme ? Edts La Découverte. Citation extraite de « Le travail, textes choisis et présentés par Joël Jung», p 31.
[3] Marie-Anne Dujarier, 2006, L'idéal au travail, Paris, PUF, p 46 à 49.
[4] C. Dejours, L'évaluation du travail à l'épreuve du réel, Critique des fondements de l'évaluation, INRA, Paris, 2003, p 14.
[5] Dejours, C, op. cit., p 22.

Si certaines thèses envisagent la pensée hors du langage, l'inverse n'apparaît pas : il n'y aurait pas de langage sans pensée. Ainsi, le langage a été choisi comme vecteur de recherche de la pensée dans nos données. Pour trouver la pensée et le cas échéant l'analyser, nous avons regardé le langage.

Maurice Merleau-Ponty soutient que le langage est en lui-même sens et non pas un signifiant renvoyant à un signifié comme l'affirme Saussure. Pensée et langage ne sont ainsi pas dissociés ni séparables, ils forment un tout, et ce tout est sensible, c'est-à-dire non seulement relié à l'expérience, mais expérience sensible en soi. En cela parler, c'est penser, parler, c'est signifier, c'est-à-dire à la fois sentir et donner sens. " La parole n'est pas le « signe » de la pensée, si on entend par là un phénomène qui en annonce un autre comme la fumée annonce le feu. La parole et la pensée n'admettraient cette relation extérieure que si elles étaient l'une et l'autre thématiquement données ; en réalité elles sont enveloppées l'une dans l'autre, le sens est pris dans la parole et la parole dans l'existence extérieure du sens. Nous ne pourrons pas davantage admettre, comme on le fait d'ordinaire, que la parole soit un simple moyen de fixation, ou encore l'enveloppe ou le vêtement de la pensée. " (…) " Les mots ne peuvent être les « forteresses de la pensée » et la pensée ne peut chercher l'expression que si les paroles sont par elles-mêmes un texte compréhensible et si la parole possède une puissance de signification qui lui soit propre. Il faut que, d'une manière ou de l'autre, le mot et la parole cessent d'être une manière de désigner l'objet ou la pensée, pour devenir la présence de cette pensée dans le monde sensible, et, non pas son vêtement, mais son emblème ou son corps "[6].

Travail de la pensée, pensée en travail

La réunion est donc un lieu où les membres du réseau pensent, parce qu'ils se rencontrent et se parlent, et en s'exprimant pour les autres, simultanément élaborent des contenus de pensée et participent d'un processus de pensée.

La pensée est une activité partiellement ignorée par les acteurs qui la pratiquent. Elle se dévoile en creux, par son impensé même, et par le langage qui la constitue. La pensée est une œuvre du réseau, au sens où elle est le produit des échanges langagiers de ses acteurs. À partir de la notion d'échange évoquée par les acteurs, un autre axe de l'activité du réseau se révèle être le processus de pensée, inscrit dans le langage et en cela, mouvement vers l'autre. La pensée est associée à des contenus, c'est à dire des objets sur lesquels elle agit ou qu'elle produit.

La pensée est une dimension secrète qui ne se révèle pas d'emblée, même aux yeux de ses propres acteurs, qui la négligent par méconnaissance ou par omission. Quand les acteurs sont en capacité de la concevoir, c'est une activité qu'ils n'exposent pas en tant que telle et pas auprès de tout le monde. Quand elle n'est pas secrète, la pensée se fait discrète, pudiquement désignée par les termes d' « élaboration » et de « réflexion ».

Le dictionnaire *Le Robert* nous les définit ainsi : l'élaboration, au sens figuré, c'est « le travail de l'esprit sur des données, des matériaux qu'il utilise à certaines fins. » Élaborer, du latin, labor, ris, le travail, c'est « préparer mûrement, par un long travail de l'esprit (combiner, construire, échafauder), » ou « faire, former (fabriquer) » et au sens donné par la physiologie « former, produire, transformer».

Ces termes nous ramènent au concept de travail et introduisent dans la notion de pensée deux dimensions qui recoupent celles rencontrées dans notre exploration du concept de travail : la transformation et la création. Ils renvoient aussi à la notion du temps. L'élaboration est un travail et le travail en réseau serait donc un travail de la pensée et la pensée en travail.
La réflexion est « le retour de la pensée sur elle-même (délibération, méditation) » ou « discernement, intelligence ». Une réflexion est une « pensée exprimée (orale ou écrite) de quelqu'un qui a réfléchi. » Réfléchir, c'est « faire usage de la réflexion (penser, chercher, cogiter) », réfléchir sur quelque chose, c'est « étudier, examiner », réfléchir à quelque chose: « penser, songer ». Ces termes sont étroitement associés au concept de pensée. Leur usage introduit l'idée que la pensée est mouvement, qu'elle a un ou des objets et qu'elle peut se transmettre à autrui.

Les contenus de pensée

Quels sont les contenus de pensée travaillés par le réseau, soit comme matériau, soit comme production ? Révélés par l'analyse des contenus de parole (ce dont les acteurs parlent, leurs dires), ces contenus de pensée ont permis d'affiner les premiers résultats et d'approfondir la connaissance du type de pensée produite en réseau.
Ainsi se sont dégagées plusieurs dimensions de cette activité de pensée qu'est le travail en réseau : une pensée organisationnelle, une pensée signifiante et une pensée réflexive.
La dimension organisationnelle : la pensée en réseau est tournée vers l'action, vers les actions des différents membres du réseau qui effectue là un travail d'organisation. L'action de chacun auprès de l'usager est limitée par sa mission et sa fonction en tant que professionnel d'une part, et d'autre part bordée par les actions des autres acteurs. Le travail en réseau est une tentative pour penser les limites, les dépassements, les tiraillements, les emboîtements et les complémentarités des actions des uns et des autres. Il s'agit de penser comment ajuster les actions des uns et des autres et de trouver une organisation qui ne soit pas en elle-même un facteur d'échec des différentes actions. Cette coordination s'adresse aussi à l'usager qui doit y trouver davantage de cohérence.
En ce sens, le travail en réseau répond à la division du travail, il tente de la compenser pour répondre à la globalité de la personne qu'est l'usager.
Les actions sont ancrées sur la compréhension de la situation de l'usager et la pensée en réseau, pour y contribuer, doit rester dans une dimension clinique, au plus près de l'usager. La pensée en réseau s'intéresse donc au rythme, au temps (celui de l'usager, celui des acteurs professionnels, celui des actions) qu'elle ordonne. Ce travail d'organisation du temps permet de repérer les manques, les absences, qui constituent autant d'inconnues qui prendront place dans la compréhension commune. Il s'agit là d'une pensée qui organise le temps de façon diachronique et qui de ce fait introduit de la continuité. Elle permet la production d'une connaissance rétrospective sur les événements. Ce faisant, elle produit aussi le souvenir de cette connaissance, elle en devient la mémoire. C'est aussi et simultanément une pensée synchronique quand elle s'attache à définir les actions qui correspondent aux besoins de l'usager dans un moment précis. La pensée en réseau est aussi une pensée organisationnelle qui rassemble au présent à la fois la mémoire des événements du passé et l'intention des actions futures. Elle a une visée opérationnelle.
Comme processus, elle effectue un travail d'organisation et contribue ainsi à l'organisation du travail. Le travail du réseau n'est pas de décider, mais plutôt un travail de conception fait par un collectif composé en dehors de l'organisation formelle et ramenée par les acteurs dans leurs « centres opérationnels » respectifs. Cette conception viserait à constituer quelque chose de l'ordre de ce qu'on pourrait nommer ici du « conseil ». Elle pourrait influer sur l'organisation du travail en terme opérationnel au sein des organismes concernés.

[6] Merleau-Ponty M, 1945, (2008), Phénoménologie de la perception, Paris, Gallimard, coll. Tel, p 221-222.